

Gérard Berréby
Anvers, le 28 janvier 2006

PYLÔNE Nous sommes à Anvers, un samedi de janvier. Vous aviez, l'année dernière, été en résidence à Passa Porta, au cœur de Bruxelles. Votre maison d'édition se trouve au cœur de Paris, dans le quatrième arrondissement. Cette géographie, ces déplacements correspondent-ils chez vous à une logique d'auteur ou d'éditeur ?

GÉRARD BERREBY Les deux sont nécessairement indissociables. Dans ce que je fais, dans ma vie, tout influe sur tout. Quand je rencontre quelqu'un qui a en lui quelque chose d'intéressant, il est rare qu'il n'influence pas mon comportement et, par ricochet, mon travail, mes idées, mes créations, et ce que je publie. Ma maison d'édition est, non seulement, à mon image, mais elle est pour ainsi dire, une extension de moi-même. Ce n'est pas une entité intellectuelle séparée du reste de ma vie. On s'accorde à dire qu'elle compte parmi les plus vivantes de la place, et j'essaie moi-même de rester le plus vivant possible afin de lui insuffler un perpétuel sang neuf. Je suis d'un naturel ouvert et curieux, et j'ai une volonté récurrente de me déplacer, d'aller ailleurs, de bouger. Comme tous milieux socio-professionnels, l'édition fonctionne en vase clos. C'est un monde étroit, auto-référentiel et à mes yeux étouffant. Comme antidote, j'ai besoin de sortir de la France et de Paris pour connaître et adopter d'autres modes de vie. J'habite depuis deux mois à Anvers, dans la Brusselstraat. J'ai adopté un mode de vie quotidien totalement différent de celui que j'ai à Paris. J'aime vivre comme le font les gens d'un lieu particulier, m'imprégner d'une sensibilité autre, être à l'affût d'aventures. À Paris, les gens n'ont pas conscience du fait qu'ils vivent repliés sur eux-mêmes. Bouger me fait beaucoup de bien et, en plus, je fais des découvertes. En travaillant à la bibliothèque d'Anvers, par exemple, je suis tombé sur un artiste anversois de la première moitié du siècle dernier : Joseph Peeters, sur lequel j'ai, à présent, un petit projet d'édition. On s'est peu penché sur l'avant-garde anversoise du début du XX^e siècle jusqu'aux années 1920. C'est pourtant passionnant. Or, pour comprendre les problèmes soulevés par cette avant-garde, je me suis aperçu qu'il fallait s'imprégner d'une langue et d'une ville. Le blocage par rapport à Bruxelles et la langue française était à l'époque très important. C'est en parlant avec les gens aujourd'hui que vous pouvez remettre ces questions en perspective. Quand quelqu'un parle français ici, c'est souvent magnifique. Il y a des trouvailles et on perçoit ce qu'est une langue qui évolue et à laquelle il faut tordre le cou. Regardez le groupe Zita Zwoon, issu de Deus, qui vient de faire un album en français alors que le néerlandais est sa langue maternelle. Cela entraîne une façon de penser particulière et produit des effets tout à fait géniaux sur le cerveau. Quand j'ai décidé de fonder une maison d'édition, je recherchais un effet similaire. Il fallait qu'on y trouve de tout, sauf de la frilosité. Je n'ai pas peur de ce que je ne connais pas.

Vous fondez les éditions Allia en 1982 mais avec un rythme de parution très aléatoire. Que faisiez-vous avant d'éditer et quelles étaient vos occupations pendant cette période moins prolifique qu'aujourd'hui où vous publiez vingt-cinq titres par an en moyenne ?

GB J'ai vécu, avec une certaine insouciance, multipliant les expériences diverses. Je ne suis absolument pas issu du sérail éditorial. Je ne viens pas d'une grande famille cultivée. Je

n'enseignais pas. Je n'ai pas de diplôme puisque je n'ai pas suivi d'études universitaires. Je n'ai même pas le baccalauréat, ce qui était assez courant à la fin des années 1960 dans ma génération. J'ai fondé Allia, juridiquement, en 1982, mais la véritable activité n'a commencé qu'en 1991. Avant cette date, je ne sortais qu'un ou deux livres par an. Toute la chronologie se trouve dans notre catalogue car je tiens à montrer l'évolution progressive des publications. Je faisais les choses sans trop m'en préoccuper. Et puis, un jour, je me suis aperçu qu'en dix ans, je n'avais fait que trente livres. Je me suis sérieusement dit que continuer ainsi serait pure vanité. Je ne pouvais plus me contenter de sortir un livre de temps en temps, sans régularité, et voué par là même à ne toucher qu'un public restreint. J'aurais pu ainsi constituer une petite niche, une sorte de ghetto, me replier sur moi-même en geignant sur l'incompréhension du public, etc. Mais je ne suis pas dans le repli, je suis au contraire dans le déploiement. J'ai dû prendre une décision un peu compliquée, mais je me suis lancé totalement dans l'aventure, à plein temps. Aujourd'hui, Allia, c'est trois personnes et nous venons de publier, comme vous le savez, notre best-seller, *Les Miscellanées de Mr Schott* dont les ventes tournent autour de 160 000 exemplaires.

Que représente pour une maison comme Allia une réussite économique aussi importante que ce livre ?

GB Rien ne change, justement. Je suis à Anvers depuis plus d'un mois alors que toutes les portes m'étaient ouvertes. Le succès, l'argent, c'est respectable, mais, au moment où cela arrive, je m'en vais. J'ai aussi une vie en dehors d'Allia : familiale, amicale. J'adore aller boire des coups, m'amuser. Pour moi, il n'y a aucun héroïsme dans ce retrait. C'est une position qui me convient tout à fait. Si demain, je participais aux mondanités du milieu, je perdrais en énergie, en substance et j'aurais moins de potentiel créatif. Donc ma politique éditoriale ne change pas. On continue à publier ce qui était programmé, on n'engage pas de nouvelles personnes et je ne publie pas plus de livres. Je solidifie ma position, c'est tout. Je renforce mon indépendance économique, et, donc, éditoriale. Je me suis toujours débrouillé pour qu'Allia reste indépendant financièrement. Cela n'a pas toujours été facile, mais je n'ai jamais eu la naïveté de penser qu'on peut conserver une entière liberté d'action et de publication tout en étant dépossédé de la maîtrise du capital. Ceci dit, l'indépendance économique n'a rien d'admirable en soi. Il existe des tas de maisons financièrement autonomes qui ne publient pas pour autant des choses intéressantes ou risquées. Si les bénéfiques que réalise une maison ne servent qu'à l'éternelle reproduction du même, cela ne m'intéresse pas. J'ai énormément de collaborateurs et des oreilles ouvertes en permanence pour saisir l'air du temps. Il s'agit d'une expérience humaine et créative donnée et spécifique, car rien n'existe dans l'absolu. Je suis un produit de mon époque. Je peux en profiter au mieux, mais je ne peux pas la dépasser. On opère toujours dans un contexte historique particulier. Je ne peux pas m'empêcher de rire — car il y a lieu de s'en moquer — des belles âmes qui ont une espèce d'absolu éditorial, de modèle idéal, échappant à toutes contingences. Nous sommes plongés dans une barbarie marchande de fin de civilisation et il s'agit d'en avoir pleinement conscience pour affûter ses outils au mieux, comme pour tenter d'échapper à ce qu'on nous impose. Sans quoi, à la première sortie, je me fracasse et je suis mort. Cela ne veut pas dire qu'il faut faire n'importe quoi, au contraire. N'importe quel éditeur aurait pu sortir les *Miscellanées*. D'ailleurs, beaucoup sont verts de ne pas l'avoir fait et je m'étonne encore d'avoir pu les publier avec une telle facilité. Peut-être qu'un autre éditeur aurait

« gadgétisé » le livre, le vidant, du coup, de sa substance. Moi, je ne l'ai jamais considéré comme un « gift book », mais comme un livre à part entière des éditions Allia. Ma force vient aussi de ma capacité à m'intéresser, pour les droits étrangers, dans la volonté d'innover, à des livres auxquels personne ne prête attention. À partir du moment où quelqu'un s'intéresse en même temps que moi à quelque chose, je trouve que c'est mauvais signe et je préfère me retirer. Cela arrive. C'est là que mon manque de moyens peut devenir une force. Je suis obligé de trouver d'autres choses pour me distinguer, pour créer de vraies surprises. Acheter des droits, finalement, c'est très simple : il suffit d'avoir un bon carnet de chèque, ce que je n'ai pas. Donc je fais valoir autre chose : mon style, la solidité de mon catalogue. Tout autre éditeur aurait payé beaucoup plus cher que moi les *Miscellanées*. Même chose pour les grands « rocks critics » ; Je suis devenu un passage obligé et j'achète des droits à mes conditions. Je ne surenchéris jamais. J'arrive à obtenir ce que j'appelle des prix d'Albanais ! Aux agents, je dis : « regardez la maison, le catalogue, ce qu'on a déjà fait. Si vous voulez vendre ailleurs, vendez ! » Et, récemment, j'ai obtenu un livre alors qu'une autre maison, plus importante, avait proposé deux fois et demi mon prix. Je ne suis pas en train de me vanter d'être coriace en affaires. La question est que, de toutes façons, je n'ai pas le choix si je veux, et telle est bien mon ambition, continuer à faire des livres sur la durée.

Si l'on regarde dans son ensemble le catalogue d'Allia, on est tout de suite frappé, cependant, par un certain anachronisme dans vos choix. Curiosités, inédits, rééditions, exhumations composent une grande partie des publications. Est-ce par goût de l'inactuel ? Ou n'est-ce pas plutôt, comme vous le laissez entendre, dans votre texte de présentation du catalogue, parce que c'étaient des choses qui se présentaient à vous et dont, souvent, plus personne ne voulait ?

GB Curiosités, exhumations, redécouvertes, il n'en manque pas dans mon catalogue, c'est vrai, de Carloman de Rulhière à l'*Abrégé de la vie de Louis Mandrin*, en passant par un pamphlet anonyme écrit au 17^e siècle contre la femme de Molière. Pourtant, on se ferait une idée fautive de ce que je souhaite faire en pensant que je publie des raretés pour satisfaire un public de curieux avertis. Je ne publie pas la *Grammaire de Port Royal* pour ce qu'elle a d'inactuel, comme un document emblématique d'une certaine époque du savoir, mais bien parce qu'elle reste un modèle de méthode, applicable, si l'on veut bien s'en donner la peine, aujourd'hui encore, à toutes sortes de domaines. Pendant longtemps Allia a publié principalement des auteurs du passé, oubliés ou difficilement accessibles. La situation est aujourd'hui différente. Mais je voudrais souligner que, malgré le succès qu'ont rencontré les auteurs contemporains que j'ai publiés, je n'ai aucune intention d'arrêter de continuer à rechercher des inédits de futuristes italiens par exemple, ou à dénicher des textes peu connus de la Renaissance. Le principe même de mon catalogue repose sur ce lien, cet échange perpétuel, entre le passé et le présent. Combien vivants sont certains morts, et comme certains vivants apparaissent déjà refroidis. Ces textes étaient là, il suffisait d'un peu de curiosité. C'est aussi simple que cela. Il y a une certaine transparence dans ce que je fais. Question de moralité. On est ce qu'on est. Je n'ai pas envie de faire croire que je suis quelqu'un d'autre. C'est important de ne pas mentir là-dessus. Je fonctionne de la même manière quand je lis un manuscrit. Il me plaît, je le prends. Il ne me plaît pas, je ne le prends pas. Cela ne signifie pas que je décide par pur caprice, dans un arbitraire total, mais qu'aucune considération extérieure à la qualité du livre n'intervient dans mon choix. On dit aujourd'hui que tout se publie par

relations. Je n'ai pas l'intention de contredire ce point de vue, car il semble partagé par tout le monde et n'est peut-être pas faux. De notre côté, nous recevons environ 1500 manuscrits par an. Je peux vous dire que tout est regardé. Je ne peux pas faire une réponse circonstanciée et manuscrite pour tout le monde. Je n'en ai ni les moyens ni le temps. La force et la liberté d'Allia tiennent à la légèreté de sa structure. Sur tout ce que nous recevons, je dois quand même dire qu'on sort entre cinq et six livres par an. C'est un pourcentage ridicule. Mais sachez qu'Hélène Ling, Olivier Rohe, Michel Bounan, David Bosc, entre autres, sont arrivés au courrier.

On a l'impression que vous n'allez pas « susciter » des textes chez des contemporains ou passer commande à un auteur.

GB L'idée même de passer une commande à un auteur est aux antipodes de la façon dont je conçois ce métier. Chercher le « coup », traquer l'auteur pour alimenter une collection, cela ne me concerne pas. Récemment, un agent m'a proposé de publier des entretiens d'un auteur célèbre. « Pourquoi pas, ai-je répondu, envoyez-moi le texte. » J'ai senti comme un grand vide au bout du fil. L'agent s'est montré surpris, et pour tout dire choqué de ma réponse. Evidemment, dans son esprit, il n'était pas question de commencer les entretiens avant d'avoir signé un contrat et touché une substantielle avance. Par contre, il peut m'arriver, sinon de susciter un texte à proprement parler, du moins de faire naître, d'accompagner, d'entretenir la réflexion d'un auteur, qui finit parfois par aboutir à un livre. Je lis des livres, et pas uniquement ceux que je publie. Il y a des auteurs que j'aime bien, mais je ne débauche personne. Ma position est trop délicate et cela ne m'intéresse pas. Et non seulement je ne débauche personne, mais je vais jusqu'à refuser de publier des auteurs, pour cette raison précise qu'ils ont déjà été publiés ailleurs. Ce n'est pas du mépris de ma part, ni d'ailleurs une règle de fer absolue. Simplement je suis encore à un stade de développement où l'unité et la cohérence du catalogue me semblent pouvoir être mises en danger. La maison d'édition telle que je la conçois n'est pas un lieu neutre, une structure d'accueil indifférente. Cela pouvait avoir un sens dans les années trente de publier chez Grasset plutôt que chez Gallimard. Cela n'en a plus aucun à présent. Au contraire, je suis persuadé qu'un titre publié chez Allia acquiert une couleur, une tonalité particulière et est lu d'une façon différente que s'il était sorti ailleurs. J'éдите donc des gens qui n'ont jamais publié, ou alors je lance des projets comme le *Zibaldone* de Leopardi. De plus, je ne signe pas de droit de suite, l'auteur n'a pas l'obligation de me soumettre en priorité son prochain livre. J'utilise des contrats types de la Société des gens de lettres. Autrement dit, je n'ai pas de service juridique. Je veux rester libre et je m'accorde le droit de refuser le texte d'un auteur que j'ai déjà publié si je ne le trouve pas au point. Mais je dis pourquoi, j'explique, je relève les anomalies dans le manuscrit. Je ne caresse pas les gens dans le sens du poil ! En d'autres termes, je ne suis pas d'accord avec l'idée de publier un mauvais livre d'un auteur sous prétexte que son prochain sera meilleur et qu'il risquerait de s'en aller. Je suis prêt à faire retravailler son texte à un auteur pendant un an si j'ai la conviction que son œuvre n'est pas entièrement aboutie. Je sais que tous les éditeurs n'agissent pas ainsi. Il est certain que cela complique les choses et demande de ne pas avoir peur de la confrontation. Malgré tout, un éditeur qui laisse paraître un livre avec des faiblesses qu'il aurait été possible de corriger commet une faute morale. Il prend le risque de « tuer » un auteur en publiant un roman imparfait qui se vendra à 200 exemplaires. Personne n'en parlera, l'auteur sera désespéré, et l'éditeur ne voudra plus de son second roman parce qu'il aura

perdu de l'argent sur le premier. Résultat : tout le monde est dans la merde... Je pense que les auteurs sont sensibles à cette attention exigeante. Olivier Rohe, par exemple, a choisi de publier son premier roman chez Allia, – alors même qu'il avait été accepté par 4 ou 5 autres éditeurs – en raison même des remarques que je lui avais faites et des problèmes que j'avais soulevés. Et cet intérêt supérieur s'est traduit par un beau succès de vente. On décrit volontiers le milieu éditorial comme un monde de requins où chacun est prêt à toutes les bassesses. Je peux témoigner qu'il existe des auteurs qui se font une certaine idée de la littérature, dont l'exigence prime sur toute autre considération. Je reçois beaucoup de manuscrits intéressants mais impubliables. Je me répète, mais je ne dispose pas de la structure nécessaire pour entretenir un tas de gens qui ont un potentiel mais qui n'ont encore rien de réellement cohérent et achevé.

Vous parlez d'Olivier Rohe, d'Hélène Ling, on pourrait parler d'Hélène Frappat aussi, qui sont des auteurs de roman. Or, on s'aperçoit que la littérature contemporaine arrive assez tardivement dans le catalogue d'Allia. Était-ce délibéré ou sont-ce les circonstances qui vous ont empêché de le faire plus tôt ?

GB Je ne voudrais pas faire de coquetterie, car cela n'a pas été délibéré de ma part. Même si j'ai pensé qu'il fallait avoir une relative assise, avoir fait un certain nombre de choses dans différents domaines pour pouvoir prendre la décision de publier des premiers romans. Il me semble que mes interventions dans le domaine philosophique, historique ou politique, m'ont conféré une certaine crédibilité. Le public et la critique ont senti qu'il y avait là quelque chose de rigoureux, d'intéressant et d'apparemment honnête, compris qu'il existait une nécessité derrière ce que je faisais, une volonté de construction sur le long terme avec des livres de fond, se sont aperçu, avec le temps, que chaque livre renvoyait à un autre livre. C'est sur cette base que j'ai commencé à publier de la littérature. Je vous ai dit que je n'allais pas chercher les auteurs. Je suis dépendant des manuscrits que m'apporte le courrier. J'aurais peut-être commencé à publier plus tôt de la littérature contemporaine si quelque chose m'avait retenu assez à l'époque. La qualité des manuscrits que je reçois s'accroît naturellement avec la reconnaissance que rencontre mon travail. Réflexion faite, je me demande même si ma première incursion dans la littérature n'a pas été un peu prématurée. C'était Dominique Meens, avec *L'Ornithologie du promeneur*, qui a eu un succès d'estime mais n'a pas réellement marché. Je dois dire, que, pour compliquer encore les choses, j'ai une prédilection particulière pour les textes difficilement classables, au croisement de plusieurs genres. Ainsi, les « romans » que vous évoquez, par leur inventivité formelle répondent difficilement aux critères traditionnels du genre. C'est par commodité que l'on range sous cette appellation des œuvres comme celle de Valérie Mréjen ou d'Hélène Frappat. Cette idée d'interpénétration des genres est l'un des attraits de mon catalogue. *Lipstick Traces* de Greil Marcus, *Zéropolis* de Bruce Bégout, ou, tout récemment, *Anthropologie* d'Eric Chauvier illustrent de façon exemplaire cette volonté de sortir des schémas établis.

Grégoire Bouiller, Hélène Frappat, Olivier Rohe : est-ce que vous n'avez pas le sentiment d'avoir presque créé un genre en sortant chaque année un court roman à la rentrée de septembre dans un format proche du poche, avec le risque que cela crée presque un genre et que des gens écrivent en fonction de ce canevas ?

GB J'ai sorti un premier roman en mars, un autre en mai. S'il n'y a pas de premier roman en septembre, je m'en tape complètement. Je n'ai pas de politique prédéfinie. Ce qui m'intéresse, par contre, c'est de sortir des livres très différents au même moment, pour toucher un large public et différents critiques. Si je sors trois romans en même temps, les journalistes ne pourront pas en rendre compte longuement. Ils en choisiront un seul. Or là, je touche des sphères très différentes sans saturer un univers. Pour ce qui est du poche, j'ai créé cette collection au moment où l'on traversait une crise grave, en 1995. Cela nous a assez bien réussi. Je suis parti d'un constat qui rejoint ce que je vous disais tout à l'heure sur l'époque dans laquelle on vit. Aujourd'hui, à moins d'être totalement abruti, on ne peut pas nier qu'un des problèmes fondamentaux de l'édition est le prix des livres. Je voyais, aussi, quand j'étais chez des gens que la tranche des gros livres était rarement cassée... J'en ai déduit que quand les livres sont trop épais, les gens ne les lisent pas. Ils peuvent les acheter, parce que tout le monde en parle, mais ils les lisent rarement. Partant de là, j'en ai conclu qu'il fallait faire des livres peu chers et pas trop épais. Cela aurait été un jeu d'enfant, par exemple, de sortir *Rapport sur moi* de Grégoire Bouiller à 18 euros, comme tout le monde l'aurait fait. Or je le fais à 6,10 euros. Cela va faire onze ans que le prix de la petite collection n'a pas bougé. Alors que tous les éditeurs qui font du poche affichent des tarifs différents donnant mal à la tête. Ma conviction est que le public d'un livre est toujours plus vaste qu'on ne le pense. Il n'y a aucune fatalité à ce qu'un texte réputé « difficile » ne puisse être lu par plus de 500 personnes. A moi de tout mettre en œuvre pour permettre que le livre touche un lectorat au-delà du public « captif ». En d'autres termes je ne me dis pas : « ce livre va se vendre à tant d'exemplaires, il me coûte tant, donc je le vends à tel prix. » Mais « comment me débrouiller pour vendre assez d'exemplaires pour amortir les frais ? »

Donc, après avoir sorti le livre de Bouiller, ou le premier livre de Valérie Mréjen, j'ai reçu des tonnes de manuscrits qui se voulaient proches avec des mots d'accompagnement du genre : « Puisque vous avez eu le courage de publier ce livre là, je me réjouis de pouvoir vous envoyer mon manuscrit qui a toutes les chances de rencontrer un écho chez vous parce que cela participe, etc. » Malheureusement, je m'ennuie très vite, j'ai besoin d'être excité. Or, généralement, on ne l'est pas deux fois pour la même chose, surtout quand le texte est un ersatz de qualité inférieure. Mais certaines maisons suscitent ce mimétisme un peu simiesque, comme les éditions de Minuit. Autrement dit, avec Allia, vous n'aurez jamais la photo de groupe, comme à l'époque avec Robbe-Grillet, Claude Simon et les autres. Ou alors elle n'aura pas la même signification. Ici, chaque livre, chaque auteur est différent et incomparable. Pourtant, j'ai la prétention de voir un lien entre eux. Un critique a pu récemment parler, à propos de ces livres, non pas d'une école, ni même d'une tendance mais d'une « communauté d'auteurs ». C'est la preuve qu'avec le temps, l'unité et la cohérence du catalogue finissent par se dégager, sans qu'il y ait besoin de faire des déclarations de principes ou d'intention. J'ai une certaine réticence à exposer moi-même, avec de grands mots, le sens profond de mon activité éditoriale. Je constate cependant avec plaisir que, pour de plus en plus de gens, les livres que je publie servent d'armes de réflexion originales, permettant de jeter un regard plus lucide sur le monde dans lequel nous vivons.

Comment est-ce possible de trouver une rentabilité avec des prix de vente aussi bas, quand on connaît les prix des imprimeurs, ce que coûte la diffusion et la distribution, etc. ? Prenons une métaphore vestimentaire. Nous sommes à deux pas de chez Dries Van Noten : si on achète chez lui on sait qu'on paie cher, mais qu'il y a une éthique au niveau

de la fabrication, de la conception, de la manière de fonctionner, totalement à l'opposé de ce que fait H&M par exemple...

GB J'entends que je fais du Dries Van Noten au prix d'H&M ! Tout les livres que je publie, je les réalise avec le produit des ventes des livres précédents, et cela marche. Ce n'est pas parce qu'on est Dries Van Noten qu'il faut se désintéresser de certains problèmes. La notion de commerce à mes yeux n'est pas « sale ». Si j'ai monté une maison d'édition c'est parce que je pensais que j'allais faire mieux que tout le monde. Sans quoi je ne l'aurais pas fait. Je n'aurais même pas eu l'énergie pour me lancer et créer. En France, il est délicat d'affirmer une chose pareille, mais c'est ce que je pense... Il existe un style Allia, qui se répercute dans tout le fonctionnement de la maison parce que je me mêle de tout, j'interfère dans tout. En fait, rien de ce qui touche à mon travail ne m'est étranger. Les couvertures des livres sont toutes réalisées par Patrick Lébédoff, mais pour ce qui est de l'intérieur des livres, c'est moi qui, en tâtonnant, suis arrivé à ce résultat. Les imprimeurs, le papier, la distribution, les libraires : tout cela m'intéresse, car j'aime faire les choses comme je l'entends. Question d'éthique. Je travaille de façon très étroite avec mes collaborateurs, même pour les parties les plus techniques. Beaucoup d'éditeurs français font imprimer leurs livres chez quelques grandes imprimeries, toujours les mêmes, et qui soit dit en passant, ne sont pas forcément les moins chères. Ces imprimeurs vous regardent de haut et vous imposent leurs propres standards. Au bout du compte, tous ces livres se ressemblent. Moi, je veux choisir mon papier, je veux que ce soit comme cela et pas autrement. Par principe, je ne donne pas mon argent à des gens qui me méprisent. Et puis, cela fait partie de ma politique de voir, quand je reçois une facture, ce qu'une somme représente et de la comparer pour trouver moins cher à qualité égale. C'est ma facette H&M si vous voulez ! J'y suis aussi à l'aise que chez Dries Van Noten. J'aime comprendre comment les choses sont faites et fonctionnent. Certains vous diront que pour créer une maison d'édition il faut un directeur adjoint, une secrétaire, une attachée de presse, un chef de fabrication. Non. Je crois qu'il faut savoir tout faire, c'est le secret. Pour être libre, j'ai créé une structure qui me donne les moyens de faire ce que je fais, alors que si j'agissais comme tout le monde, je passerai mon temps à répondre aux besoins financiers que me dicterait la structure.

Puisque l'on s'intéresse au versant commercial de votre activité, qui n'est peut-être pas séparable du reste, pensez vous que la librairie, demain, représentera encore le canal privilégié de vente du livre ?

GB Non, et cela ne m'effraie pas du tout. Une fois encore, il faut avoir conscience du monde dans lequel on vit. Je ferai un simple constat, qui agace beaucoup les libraires. J'ai sorti le *Zibaldone* de Leopardi, un livre qui compte quand même 2500 pages vendu 50 euros. L'ouvrage a très bien marché dans les librairies indépendantes, un réseau absolument indispensable à mon travail. Mais j'ai noté que la librairie qui a vendu le plus d'exemplaires du *Zibaldone*, c'est Amazon. Face à une telle réalité, je ne peux rien faire. Je n'ai pas d'attitude corporatiste à cet égard, je n'ai aucun combat à mener. Je ne suis pas responsable de l'évolution du comportement du public et suis bien incapable de l'influencer. Donc je me dis qu'il faut en tenir compte et s'adapter en vendant, par exemple, des livres peu chers. Tenons compte de l'époque dans laquelle on vit et nous serons mieux armés.

Si l'on parle d'époque, il me semble que votre attitude et votre discours tranchent nettement avec la morosité ambiante et les inquiétudes exprimées par nombres d'éditeurs indépendants, dans un monde de l'édition en pleine mutation, fait de concentrations, de rachats, de ventes, de faillites...

GB Pour être racheté, il faut être à vendre. Je ne le suis pas. Pour être à vendre, il faut avoir des difficultés financières. Je n'en ai pas. Pourquoi ? Parce que je ne dépense que l'argent qui rentre. Je ne dépends pas de ma banque, je n'ai pas de découvert. J'arrive à conserver un mode de fonctionnement et de gestion, une politique commerciale et éditoriale qui possèdent une certaine unité. Je me développe comme cela. Le développement est interne et vient de l'éditorial, pas de l'injection de capitaux extérieurs. Il vient des idées que je trouve et qui nous font faire un pas en avant. Je pense, par ailleurs, qu'il y a beaucoup trop de pleurnichards, beaucoup trop de gens qui se confortent dans l'état d'esprit que pour faire de la littérature, il faut avoir des moyens conséquents... Pour qu'on les entretienne ? Je crois, au contraire, qu'on doit d'abord prouver qu'on est capable de faire quelque chose. Il faut avoir la capacité d'inventer dans notre époque. Il faut pouvoir être remarqué par la critique et suivi un minimum par le public ; réussir à faire en sorte, comme aux éditions Allia, que celui-ci ait une relative confiance en notre production, qu'il puisse acheter un livre dont il ne connaît pas l'auteur. Qui sont ces gens qui disent : « On est dans le beau », « On fait de la littérature, cette chose sacrée qui plane au-dessus des têtes » ? Quand je me colletine avec les éditions Allia, je me prends vraiment la tête. Au moment où j'ai dû régler des problèmes de diffusion et de distribution, par exemple, j'ai réellement retourné la question dans tous les sens, et maintenant j'ai compris. Toute la chaîne du livre, je la connais. De l'emballage au libraire, en passant par le transport, la remise du libraire et ses retours. Je sais maintenant comment cela marche. Je ne pouvais pas en faire l'économie. Une fois encore, quand vous faites des choses, il n'y a pas le propre et le sale, le noble et le vulgaire. Si vous êtes sculpteur, arrive un moment où vous attaquez la matière, vous vous salissez les mains, vous vous esquintez le dos, vous prenez la perceuse, le burin...

Je crois donc avoir gagné une partie de la bataille que j'avais à mener. Tout le monde parle de crise, moi, mon chiffre d'affaires est en constante progression d'une année sur l'autre. Et si je pense que nous n'avons encore rien vu en ce qui concerne les phénomènes de rachat et de concentration, je continue mon travail comme avant. Bien sûr, il reste des choses anormales, surtout au niveau de la distribution. Même si je suis dans une structure de diffusion/distribution indépendante, je sens bien qu'on voudrait parfois que je fasse telle ou telle couverture, que je mette un bandeau, etc. C'est l'argent qui est maître du jeu, je n'ai pas toutes les cartes en main. Disons que je dirige une cavalerie légère. J'arrive à être assez adroit pour passer entre les mailles du filet et franchir les obstacles. De plus, si un de mes livres se vend, ils sont bien obligés de suivre. Je ne pense donc pas que je risque d'être rayé de la carte en cas de grosse mutation, car je suis arrivé à un stade de développement où j'ai acquis un certain poids sur la distribution. Cela commence à être intéressant pour eux de vendre mes livres. Mais de plus en plus de titres auront du mal à être diffusés en librairie. Un nombre croissant de ventes échapperont au distributeur. Je ne sais pas si je devance un mouvement, mais je suis en train de complètement refonder le site internet des éditions Allia pour mettre en accès libre le début des livres, voire la totalité.

Comme le fait depuis quelques années Michel Valensi avec les éditions de l'Éclat et la formule du Liber.

GB En effet, car je ne crois pas non plus, contrairement à ce que pense tout le monde, que ce principe de libre accès interfère avec la vente des livres sur support papier. De la même manière, j'ai donné mon accord à Google pour le référencement de mon catalogue.

Y a-t-il un point de ralliement dans les éditions Allia, une chose qui vous mobilise de la même manière quand vous publiez aussi bien Gunther Anders que Leopardi ou encore Guy Debord et des ouvrages relatifs aux situationnistes dont on connaît l'héritage si conflictuel. Y a-t-il une trajectoire lisible et explicite pour vous ?

GB Je m'y retrouve. On a du mal à concevoir qu'un individu porte de l'intérêt à autant de choses. Je peux aussi bien travailler sur l'avant-garde des années 1950 et 1960 en Belgique que sur la manipulation et la fabrication de faux politiques en écrivant une préface pour le livre d'Henri Rolin, *L'Apocalypse de notre temps*, qui est un maître livre pour moi. Il n'y a pas d'exclusive. Je refuse la spécialisation, les clôtures, ce qui se traduit par exemple chez Allia par le fait qu'il n'y a pas de collection. Par contre, j'ai mis en place un réseau informel de gens que je fédère avec leurs énergies diverses et contradictoires pour donner naissance à un projet unifié et homogène. Je ne vais pas chercher ces personnes, elles se présentent tout naturellement, parce qu'elles ont lu et ont été marquées par certains des livres que j'ai publiés. Je suis frappé du nombre de gens, souvent jeunes qui me font des propositions, des suggestions. J'ai l'impression, par mon travail, d'avoir contribué à leur formation intellectuelle, et, par une sorte de retour des choses, elles viennent m'apporter leur richesse. On est dans le Potlatch ! Que les gens soient sympathiques, ce n'est pas ce que je leur demande. Il faut seulement qu'ils mettent de la passion à faire les choses. Autrement dit, je ne fais pas une maison d'édition pour me faire des amis. Il se peut même, pour pousser ce raisonnement à l'extrême, que ma stratégie éditoriale aille parfois à l'encontre de l'intérêt des auteurs. Ce qui prime avant toute autre considération, c'est la survie de la maison d'édition. Je ne sors pas un livre pour faire plaisir à un auteur si je sens que ce livre est parti pour être mort-né. J'ai mis du temps pour comprendre cela et souvent je n'ai pas envie de faire un exposé de six heures pour me justifier. J'ai suffisamment travaillé et donc j'explique parfois les choses un peu rapidement mais je dis ce que je pense. Il y a une chose à la fois très emmerdante et très saine dans l'activité que j'exerce, c'est qu'on parle. On dit les choses, qu'elles soient positives ou négatives. Je ne fais jamais semblant. Je n'ai aucune culture du secret. Mon bureau est toujours ouvert quand je parle avec un auteur ou quand je suis au téléphone. Par rapport aux névroses qui nous habitent, cela rend la relation à l'autre beaucoup plus simple et saine. En parlant avec vous, je n'ai pas l'impression de tricher. Fondamentalement, je ne suis pas dans une stratégie de pouvoir. J'ai été le premier aux éditions Allia, et en tant que personne privée, à publier un livre sur le mouvement situationniste : un gros recueil de documents, et ce n'était que le cinquième titre de la maison. Puis j'ai continué et continue encore à publier des livres d'auteurs, d'entretiens autour de ce mouvement qui a été très important pour moi. Ce que je montre avec ma petite personne, c'est un certain nombre de choses qui me frappent, qui m'intéressent, qui me posent des problèmes et sur lesquelles j'essaie de réfléchir. Je ne fais pas de politique, mais j'ai une maison d'édition. Je n'ai pas de stratégie. Ce que je fais est public. C'est du concret. Avec les

éditions Allia, les gens commencent à se rendre compte qu'il se passe quelque chose de différent. Il s'agit d'une espèce de laboratoire expérimental où prend forme une alchimie qui relève du travail de la pensée et du travail sur la pensée. Je ne laisse rien au hasard, tout est réfléchi. J'ai compris que pour pouvoir me permettre une très grande fantaisie dans mon travail, il fallait avoir des bases extrêmement rigoureuses et solides. C'est grâce à cela que j'existe, intellectuellement et commercialement. Si je m'institutionnalise, c'est le début de ma fin.